

DISCOURS PRONONCE AUX OBSEQUES DE

M. ALFRED JEANROY

par

M. JEAN SEGUY

Professeur à l'Université de Toulouse

+++++

En des temps où l'on se prend à douter justement de l'homme et de sa destinée, il faut bénir les êtres d'exception qui rachètent l'honneur et préservent l'espérance. Mais nous souffrons et nous craignons lorsqu'ils nous abandonnent, même s'ils ont, par une fortune rare, témoigné de l'excellence et de la grandeur humaine durant près d'un siècle. La vie de celui à qui nous rendons aujourd'hui les derniers honneurs est l'un de ces enseignements qui relèvent: parce que cette longue existence a tout entière été donnée, dans un instant de répit, aux plus hautaines entre les activités innombrables de l'homme: le dévouement à la connaissance pure et la quête totalement désintéressée du beau et du vrai.

Fils d'un médecin, Marie-Henri-Gustave-Alfred Jeanroy est né à Mangiennes, dans la Meuse, le 5 juillet 1859. Il fit de brillantes études au collège de Verdun et fut lauréat du concours général. En 1878, il entra à l'Ecole normale supérieure, dans la promotion de Bergson, de Jaurès, de Diehl, de Baudrillart; il était actuellement le doyen des anciens normaliens, et l'un des derniers disciples directs de Gaston Paris. Agrégé des lettres, il fut quelque temps professeur au collège Stanislas, à Besançon et à Troyes. Mais dès 1889, il entra dans l'enseignement supérieur, et après un bref passage à Poitiers, il vint enseigner la philologie romane à la Faculté des Lettres de Toulouse, auprès du premier titulaire de la chaire, le célèbre étymologiste Antoine Thomas, membre de l'Institut, à qui il devait succéder lorsque celui-ci fut nommé à la Sorbonne. Alfred Jeanroy enseigna durant vingt ans dans notre Faculté, qu'il quitta lui aussi pour la Sorbonne en 1909. Au cours de cette première période de sa vie, il avait publié quatre-vingts titres de travaux qui avaient établi son autorité dans le monde des romanistes et des médiévistes. Sa thèse de doctorat, Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge, est un ouvrage classique, qui a connu trois éditions et qui a été traduit en italien. Il y affirmait déjà cette puissance de pénétration critique qui caractérise toute son oeuvre. Philologue et linguiste, il édite des textes en ancien occitan, en particulier les oeuvres de Guillaume IX, les mystères du XVe siècle et les oeuvres plus récentes du Gascon Ader, en collaboration avec Vignaux et Teulié, et publie de solides étymologies.

Historien hors de pair, il collabore à l'Histoire littéraire de la France. Sa compétence s'étendait également aux deux faces de la littérature française du moyen âge, oc et oïl, avec cependant une prédilection marquée pour la première, prédilection qui deviendra presque exclusive. De son arrivée à la Sorbonne jusqu'au moment de la retraite, qu'il prit en 1934, son activité se consacre principalement à l'édition critique des poètes médiévaux: les Joies du Gai Savoir, Jaufré Rudel, Cercamon, Jean Bodel. Les honneurs viennent consacrer une célébrité mondiale. Depuis longtemps correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Alfred Jeanroy est élu membre de l'Institut en 1922; il présida la Société des anciens textes, fut membre de la Société archéologique du Midi de la France, soci du Félibrige, membre ou associé de l'Académie royale des sciences, lettres et arts de Belgique, de l'Académie médiévale d'Amérique, de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelone, de l'Académie royale de Lund, docteur honoris causa de l'Université de Coimbra; il eut le prix Osiris en 1942. Des études de premier plan sur la littérature italienne du moyen âge lui ont valu une réputation flatteuse dans la patrie de Dante, où il appartenait à l'Accademia dei Lincei, à l'Accademia Vergiliana de Mantoue, à l'Accademia delle Scienze de Turin, à celle de Bologne, à l'Istituto Lombardo de Milan; il occupait la présidence d'honneur de la Société Dante Alighieri de Toulouse. Il était officier de la Légion d'honneur et chevalier de la Couronne d'Italie.

Le moment venu de cesser son enseignement, ses attaches toulousaines, son goût de plus en plus vif pour les choses d'oc le déterminèrent à retourner aux lieux qui avaient inspiré sa jeunesse de chercheur, à se fixer aux portes de Toulouse, sur ces coteaux du Haut-Languedoc où l'autan chante l'âme éternellement passionnée du Sud. L'Académie des Jeux Floraux,

dont il avait célébré la merveilleuse longévité, enfin sûre de le garder, l'accueillait en 1938 au nombre des maîtres ès jeux: et c'est aujourd'hui un deuil bien amer qui vient frapper notre compagnie. Professeur honoraire des Universités de Toulouse et de Paris, Alfred Jeanroy ne se considéra pas pour autant comme un travailleur honoraire. En 1934, l'année même de sa retraite, il publie son oeuvre maîtresse, La poésie lyrique des troubadours, dans cette Bibliothèque méridionale qui est l'honneur de la maison Privat, avec les Annales du Midi dont Alfred Jeanroy était le collaborateur, le critique et le président respecté. La poésie lyrique des troubadours est le couronnement de sa carrière scientifique: le problème des origines de la lyrique d'oc y est envisagé avec une prudence et une objectivité dont on ne devrait pas oublier l'exemple en un moment où s'affrontent des thèses sans doute séduisantes, mais irrémédiablement conjecturales. Le livre n'a qu'un inconvénient, du moins pour le chercheur accablé de besogne: car si on l'ouvre pour y puiser un simple renseignement, on s'expose à ne plus savoir le refermer, tant est captivante la séduction d'un jugement lumineux, bien souvent fleuri d'une délicate ironie, toujours enchanté d'une élégance parfaite. A l'âge de quatre-vingt six ans, Alfred Jeanroy faisait paraître son dernier grand travail, l'Histoire sommaire de la poésie occitane des origines à la fin du XVIIIe siècle, où ses qualités de savant et d'écrivain brillaient de leur prodigieuse intégrité. Et quelques semaines avant de s'éteindre, il travaillait encore: il m'avait en effet demandé au début de l'hiver de lui communiquer toutes les éditions disponibles de Villehardouin, afin de réviser celle qu'il avait publiée en 1892.

Alfred Jeanroy était un esprit d'une lucidité fine et pénétrante à l'extrême, qui joignait au sens critique implacable et sans illusion du philologue le don d'une sensibilité esthétique aiguë: il était aussi habile à ruiner sans pitié une thèse mal fondée qu'à révéler le génie et l'art d'un troubadour. Très simple, sans grand souci des honneurs dont il fut justement comblé, très bon, parfois aussi vif et cinglant quand il y avait lieu, il s'exprimait toujours avec cette précision et cette pureté dont nous perdons, hélas! le secret. Jusqu'aux derniers moments, il a conservé une netteté de parole, d'intelligence et de mémoire qui émerveillait ses visiteurs. Ayant eu le douloureux privilège de voir sa patrie, la Lorraine, trois fois ravagée et envahie, -il était en effet presque un adolescent lors de la guerre de 1870, -son patriotisme restait toujours sur ses gardes.

A sa fille, à ses petits-enfants et arrière-petits-enfants qui se voient séparés d'un objet d'affection et d'admiration exceptionnel, à l'épouse admirable, qui a protégé au delà des possibilités humaines la frêle existence du savant, qui lui a prêté ses yeux pour lui permettre de travailler jusqu'au dernier jour, l'Université de Toulouse manifeste ses sentiments douloureux et sa fierté de compter Alfred Jeanroy au nombre de ses illustrations. En particulier, j'exprime les condoléances de mon maître et prédécesseur M. le Professeur Henri Gavel, qui fut à Toulouse même l'élève d'Alfred Jeanroy. Toulouse, l'Occitanie passée et présente, à qui ce Lorrain avait consacré le meilleur de ses forces et de son savoir, pour tout dire, de son amour... Aussi faut-il que les accents de notre langue d'oc, dont il restera l'un des plus éminents spécialistes, l'accompagnent dans son dernier voyage. ...Guillaume IX de Poitiers, le plus ancien de nos troubadours, dont Alfred Jeanroy a donné une édition et une traduction définitives, l'assistera de son chant d'espérance, de résignation et d'apaisement au terme d'une vie pleinement employée: "J'ai laissé tout ce qui me charmait, la vie chevaleresque et pompeuse: puisqu'il plaît à Dieu, je me résigne, et je Le prie de me retenir parmi les siens.- Je prie tous mes amis qu'après ma mort ils viennent, tous, et m'honorent grandement, car j'ai connu joie et liesse, et loin et près et dans ma demeure."

Tot ai guèrpit cant amar sueill,
Cavalaria et orgueill;
E pos Dieu platz, tot o acueill,
E prec li que m' reteng' am si.

Toz mos amics prec a la mort
Que vangan tut e m'onren fort,
Qu'eu ai avut foi e deport
Loing e pres et e mon aizi.

Car mèstre,
Que la terra nòstra, qu'avètz causida pel trabalh de deçà e pel
repaus de delà, vos recepia e vos apare. E nos-aus nos remembrarem.

Toulouse - Saint-Jean, 16 mars 1953.